

NOTE DE LECTURE par Silvia Lippi, dans la clinique lacanienne n°13 2008
Des cerveaux et des hommes,
Nouvelles recherches psychanalytiques
Christian Hoffmann
Éditions Érès, 2007

La psychanalyse ne s'inscrit pas en opposition à la science, mais dans un rapport de réciprocité, elle a sa place dans la « modernité » au même titre que les autres disciplines scientifiques. Psychanalyse comme méthode, comme *Weltanschauung* et comme éthique, mais non dans le sens d'une prescription, d'une norme de comportement à suivre. La psychanalyse est une éthique du sujet, sujet aux yeux de Christian Hoffmann responsable, lorsqu'il est confronté à son désir inconscient : « La responsabilité du sujet – de l'analysant – tient dans le courage de laisser parler l'inconscient et de l'assumer » (p. 148).

Or, il ne s'agit pas de donner une position prioritaire à la psychanalyse par rapport aux disciplines voisines, ni de les mettre en concurrence, mais de montrer, comme le fait l'auteur, que les enjeux d'une cure psychanalytique ne sont pas les mêmes que ceux des neurosciences, des sciences comportementales, des TTC, etc.

La psychanalyse intervient au niveau du désir. Le symptôme ne peut être considéré simplement comme un élément gênant et perturbateur pour le sujet : il est le résultat de l'antinomie de son désir inconscient. Le sujet est soumis à des systèmes logiques incompatibles, et le symptôme représente l'« erreur » dérivant de la contradiction logique qui caractérise le désir du sujet. C. Hoffmann reprend l'article « Sur le plaisir et la règle fondamentale » dans lequel Lacan distingue – tout en montrant aussi le lien entre eux – le *particulier* (le symptôme) et le *singulier* (le sujet). « L'analyse consiste à serrer le singulier par la voie du particulier », écrit C. Hoffmann (p. 138) ; le symptôme n'est pas le trouble à extirper, mais un élément constitutionnel de la vie psychique du sujet : « Chaque symptôme a un sens qui est à articuler soigneusement avec la vie psychique du patient. Par conséquent, il n'y a pas de symptôme sans sujet... » (p. 135).

C'est le sujet – le sujet du désir – qui est convoqué dans une cure psychanalytique. Il est inutile d'entamer une polémique au sujet de l'éventuelle efficacité des TTC qui prétendent guérir une phobie en quinze séances. Le travail analytique, comme le montre C. Hoffmann dans son ouvrage, est autre et poursuit d'autres finalités : la « santé mentale », le désir et la jouissance ne marchent pas forcément dans la même direction.

Lors d'une analyse, il s'agit de mettre en évidence les mécanismes de satisfaction et d'évitement du désir, les deux à la fois. L'auteur prend comme exemple le sujet phobique : pour le phobique du regard, dit-il, le regard de l'Autre suscite une « dissolution de l'imaginaire », qui provoque la « paralysie du sujet » (p. 66). Il y a un rapport étroit entre regard, désir de l'Autre et désir du sujet. Le désir de l'Autre passe à travers son *regard*, « menace » en quelque sorte pour le sujet : le regard de l'Autre est, bien sûr, recherché – *désiré*

–, néanmoins quand il se donne à voir, le sujet disparaît. Le sujet *regardé* « agit » et il « est agi » : l'activité devient identique à la passivité et le sujet du désir se retrouve en même temps objectivé par ce dernier. Le *sujet* est aussi *objet* quand il désire : cette contradiction trouve son issue dans la compulsion de répétition du symptôme : « C'est justement cette compulsion à la répétition du symptôme qui échappe, selon leurs praticiens, aux TTC. Dostoïevski, dans *Les nuits blanches*, attribuait déjà à l'homme la préférence d'un grand malheur à un petit bonheur, comme il peut se cramponner à sa répétition symptomatique plutôt que de courir le risque d'une nouveauté » (p. 64). Assumer son propre désir est une *responsabilité* pour le sujet : le désir est toujours risque, nouveauté, il confronte à l'inconnu, inconnu qui vient de l'Autre aussi bien que du sujet lui-même. Mieux vaut rentrer dans la boucle de la répétition, qui assure en tout cas une jouissance symptomatique, douloureuse mais sans surprises.

La question du sujet, capitale pour la psychanalyse, devient le fil conducteur du livre de C. Hoffmann. Il ne s'agit pas d'une question métaphysique – une vérité à trouver ou à définir –, de chercher le « bon », le « vrai » sujet : sujet comme substance pensante (Descartes), sujet de l'expérience (Hume), sujet transcendantal (Kant), sujet comme champs visuel (Wittgenstein), sujet de l'intentionnalité (Sartre), sujet dans son rapport à l'objet (Hegel, Husserl, Merleau-Ponty), etc. Le sujet de la psychanalyse est un espace pour exister : supposé ou réel, le sujet est une *place* et non une substance unifiée. Sujet comme espace à « habiter » (Heidegger, *Bâtir, habiter, penser*), comme lieu à occuper selon des modalités hétérogènes : le sujet de l'inconscient, le sujet de la conscience, le sujet du désir, le sujet de la science... c'est toujours le même sujet qui change de position – il habite différemment son espace –, mais toujours sous la dépendance de l'Autre du langage. C'est un sujet qui échappe à soi-même, un sujet en *fading*, un sujet divisé par son désir. Dialectique du désir, dialectique du sujet : Lacan écrit dans *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse* : « Il n'y a pas de sujet, sans, quelque part, *aphanisis* du sujet, et c'est dans cette aliénation, dans cette division fondamentale, que s'institue la dialectique du sujet. » Subjectivation et objectivation, apparition et disparition du sujet, c'est le mouvement du désir.

Le sujet est « partiel » – divisé, barré dit Lacan (\$) – à cause des multiples renvois à tous les aspects possibles de son existence : sujet divisé entre l'inconscient et la conscience, le désir et la jouissance, le savoir et la vérité. « Les psychanalystes savent bien que le sujet de la science est la condition du sujet de l'inconscient. L'un est l'inverse de l'autre », précise C. Hoffmann (p. 30). Comme une bande de Mœbius : le sujet de la science et le sujet de la psychanalyse sont les deux faces opposées de la même surface – le même sujet –, d'un côté il refoule (côté inconscient, lié à la vérité de son désir) et de l'autre il devient « savant » (côté conscient). Le savoir est de l'ordre de la parole consciente, et il peut être articulé, à la différence de la vérité, qui est liée au désir inconscient et par conséquent « plus difficile » à se dire (elle ne peut être que « mi-dite » dira Lacan). C. Hoffmann ajoute : « La division expérimentée du sujet de l'inconscient sous la forme d'une division entre savoir et vérité n'est possible que dans la suite de la fiction cartésienne de

constituer un sujet dans son rapport au savoir. Par contre, le positivisme du début du ^{xx}e siècle jusqu'à nos jours cherche à construire une science à l'écart de cette expérience cartésienne de recherche du sujet » (p. 30). La démarche de Freud est cartésienne : le *cogito* est du côté du savoir (conscient), point de départ du chemin vers la vérité, chemin possible seulement parce qu'il y a un « je doute » à la base du « je pense ». Le doute est l'appui de la certitude de Descartes comme de Freud. Alors que pour Descartes, le doute est l'épreuve de l'existence d'un Autre qui ne soit pas trompeur, pour Freud, il est l'épreuve d'une pensée qui se dévoile comme absente : le doute ouvre la voie au discours inconscient. Le point de départ du sujet cartésien et du sujet freudien est le même (le savoir), mais le point d'arrivée (l'ouverture sur la vérité) diverge : pour Descartes, le chemin qui va du savoir à la vérité conduit à la certitude de l'existence de Dieu, tandis que le parcours freudien révèle la vérité (« mi-dite ») de l'inconscient et de son désir. Le doute sur le savoir de Freud montre que la vérité – la vérité du désir inconscient –, *refoulée* par le savoir, toutefois le surdétermine.

8 Le sujet cartésien et le sujet de la psychanalyse ne sont pas consubstantiels. Le *cogito* n'est pas un sujet divisé au sens lacanien : le « je pense » et le « je doute » constituent une substance pensante, Descartes ne fait pas du *cogito* un point d'évanouissement. Pour la psychanalyse, le sujet – de l'inconscient, du désir – trouve son espace d'existence à la place du « je pense ». Par conséquent, le « je pense » au sens analytique est en relation au *ça* de l'inconscient plutôt qu'au *ça* (le cerveau) des neurobiologistes, qui visent à nier l'existence d'un sujet distingué de son corps (rappelons-nous que Lacan a toujours soutenu que le sujet n'est pas le corps, mais il *a* un corps).

9 C. Hoffmann fait justement la différence entre « sujet » et « subjectivité » : « La subjectivité ne suppose pas encore l'existence d'un sujet – il y a des subjectivités sans sujet, comme le montre la clinique de la psychose » (p. 42). Le schéma L et le « graphe du désir » de Lacan illustrent bien que le sujet n'est pas là depuis le départ (dans le schéma L, le sujet est représenté par la lettre « S » non barrée, et dans le graphe du désir par le symbole « Δ »). Un sujet peut l'être seulement « en puissance » et non « en acte », comme aurait pu dire Aristote. Une analyse peut contribuer à convertir un « sujet en puissance » (une subjectivité) en « sujet en acte », c'est-à-dire un sujet capable d'accomplir des actes au *nom* de son désir.

10 Le sujet est un *effet* de sa relation à l'Autre. À travers la parole, le sujet échappe au déterminisme neuronal ou génétique : ce paradoxe résulte du fait que ce qui détermine un sujet, le langage, est aussi l'instrument de sa « libération » progressive vis-à-vis de l'Autre. Le langage est à la base de toute subjectivité, et par conséquent de la conscience, produit du refoulement : « La conscience nécessite l'aptitude linguistique » dit C. Hoffmann (p. 41). Le mécanisme fondamental de la conscience est notamment la métaphore, écrit-il à la suite des travaux d'Edelman : « Ce n'est que l'aptitude sémantique et le langage qui vont permettre à un soi d'avoir conscience de sa conscience et permettre ainsi à l'être humain de s'élever à la conscience de soi... Edelman comme Searle critiquent violemment le paradigme cognitiviste

du “cerveau-ordinateur”. Pour eux la conscience est une expérience subjective. Tous les deux affirment l’importance du langage et l’existence d’un sujet dans le développement et le fonctionnement de la conscience » (p. 39-41).

¹¹ Le langage modèle le corps : le corps n’est pas un automate, un corps auto-organisé, un corps-machine, rêve de la science depuis l’Antiquité (« La fonction crée l’organe » disait Aristote).

¹² C. Hoffmann nous présente le sujet dans sa complexité et dans ses impasses quand il cherche à s’affirmer (la question du père mort, de l’autorité, de la responsabilité), et dénonce en même temps le risque de sa réduction naturaliste et organiciste : « ... Le rapport de l’homme à la nature reste pour nous, à la suite de Freud, de l’ordre d’un travail de dénaturalisation, pour éviter de devenir “le jouet des forces naturelles” » (p. 31). La pensée de C. Hoffmann s’inscrit en opposition à celle d’un « monisme ontologique naturaliste » (p. 37) pour qui « Le but de la Nature ne serait plus l’homme qui lui donne une finalité, puisque l’homme ne serait que Nature. » (p. 29). C’est toujours un sujet qui conçoit la réalité, même quand celle-ci se veut « objective » : les lois de la nature ne sont pas dans la nature mais dans le sujet. Nous ne connaissons la nature que comme ensemble des phénomènes, c’est-à-dire comme l’ensemble des représentations qui sont en nous (Kant) ; donc nous ne pouvons pas déterminer les lois de la nature à partir de l’enchaînement des phénomènes, mais des principes de l’enchaînement de leurs représentations en nous. Tout phénomène « naturel » – ainsi l’homme qui ne serait que Nature – est encore un produit du *cogito* : autrement dit, il y a toujours un sujet à l’origine de ce qui peut apparaître comme « machine » naturelle.

¹³ C. Hoffmann écrit : « Si la phrénologie a pu affirmer que “Descartes *est* son cerveau”, à savoir que Descartes est l’enveloppe d’un cerveau qui pense sous son nom, alors il nous reste à poser la question de qui ou quoi dit “*Je*”. Le XIX^e siècle, nous dit Canguilhem, se disputait entre le “*Je* pense” et un “ça pense”. La neurobiologie a mis en œuvre l’aphorisme de Lichtenberg : “Ça pense comme ça brille”, ce qui correspond à une réfutation du *cogito* au profit d’une pensée sans sujet » (p. 38). Certaines formes de naturalisme scientifique opèrent une forclusion du sujet : la numération et le calcul veulent l’effacement du sujet, ignorant la cause qui le pousse à mesurer le réel. Le naturalisme scientifique ne permet pas le décryptage, la « dé-suture » du sujet. *A contrario*, la psychanalyse opère un déchiffrement du symptôme afin de libérer – « dé-suturer » – le sujet, et de le rapprocher de la cause de son désir.

¹⁴ *Des cerveaux et des hommes* de Christian Hoffmann montre avec conviction les pièges de l’illusion scientifique, leurre qui vise à renforcer le *moi* au détriment du *je*. C’est à travers un parcours inattendu que l’auteur explore le chemin complexe du sujet, lorsqu’il décide d’exister comme sujet désirant.

¹⁵ Silvia Lippi